

# En joyeuses compagnies à Aurillac

Accueillant cette année près de 600 spectacles, le Festival de théâtre de rue s'est achevé samedi.



Toro, par la compagnie Oposito, oscille entre flamenco et métaphore de corrida.

**Aurillac** envoyée spéciale

Aurillac, capitale du parapluie. Non, pas Cherbourg, Aurillac, et depuis des siècles! Le détail a son importance, vu la météo du mois... Il a plu sur le Festival d'Aurillac, dru et longtemps. Vingt et un ans que cela dure. La foire du théâtre de rue, pas la pluie. Aurillac reste un point de rassemblement, plus rituel et plus vaste encore que celui de Chalon-sur-Saône: les compagnies de passage y proposent 600 spectacles pour un public allant jusqu'à 30 000 personnes par jour. Et ceci à la marge, en off, d'un festival officiel, dirigé depuis seize ans par Jean-Marie Songy, qui, lui, invitait seize compagnies.

Terminée samedi soir, la fête de quatre jours avait été inaugurée par une traditionnelle grande parade, toujours renouvelée, qui, elle-même, succédait aux «préalables», c'est-à-dire la présentation de certains des spectacles dans les localités avoisinantes les jours précédents l'ouverture. Une délocalisation

épaulée par les municipalités: les adjoints aux fêtes et cérémonies aiment à prêter leur concours aux grands chamboulements que nécessite l'accueil de spectacles de rue. Et le public accourt.

**Façon polar noir.** Ici, c'est d'abord l'entrain et la curiosité de spectateurs venus de tous les horizons qui étonne. Quoiqu'il se produise, d'une cour d'école ou à un coin de rue, une foule de badauds se forme: étrange public mélangeant familles avec poussette, «acheteurs» de spectacles pour les municipalités ou les collectivités locales, et «itinérants» en cuir noir, canette de bière à 9 degrés en main et berger allemand en laisse. C'est à l'intention de ces derniers que chaque matin, à cinq heures, le curé de Notre-Dame-aux-Neiges (un vrai curé) s'élanche dans la rue, servant café et harangues diverses, notamment sur le thème «*Nous ne sommes pas des racailles*», et discourant sur l'usage

des préservatifs. Interventions au cours desquelles réapparaissait, ubiquiste, Jean-Marie Songy, venant rappeler à tous à quel point la ville faisait bon accueil au festival. Ce dernier a songé à en céder la direction, mais il va peut-être rester puisque sa candidature à la direction du «104» (rue d'Aubervilliers, à Paris), site des anciennes Pompes funèbres devenues centre culturel, ne semble pas aboutir. Il pleuvait (encore) le matin où l'on a écouté ces harangues. On avait entamé la journée, dès quatre heures du mat', par une déambulation autour du spectacle *Toro* présenté par la compagnie Oposito, quelque chose entre flamenco et métaphore de corrida, avec bêtes à cornes géantes démultipliées et roulantes. Autant d'impressionnantes sculptures de métal forgé, avec yeux électriques rouges sur selles de bicyclette à la Picasso, avançant dans des crachements d'étincelles et des jaillissements de fumeroles jusqu'à une parade sensuellement dansée sur la place d'armes, où apparaissait un mastodonte fictif, avec la musique qui crachait à fond.

Songy disait aussi: «*Pas question que le festival devienne une vaste bodega, Aurillac n'est pas une fête de la musique*», soucieux de ce que l'on ne monte dans la ville aucun podium. Pas d'amplis, hormis ceux des fanfares. Plutôt des estrades improvisées et des lieux de spectacle inventés, ici dans une cour d'immeuble, là dans un parking, en passant par les abords de la gare, où se déroulaient les promenades façon polar noir de la compagnie Délices Dada. La troupe des Souffleurs s'abritait de la pluie sous le préau d'un auguste collège afin de mieux distiller à l'oreille du spectateur, assis dans une chaise longue, des vers chuchotés à travers un long tuyau. Dans la journée, c'est sous forme de «commandos poétiques» que ce groupe d'une quinzaine de murmureurs envahissait la cité. Quant à la Compagnie Dakar, c'est dans une ancienne déchetterie, aux lisières de la ville et comme au milieu de nulle part, qu'elle a présenté neuf personnages errants rôdant entre désespoir et rage mortifère. S'enterrant progressivement dans un monticule meuble et sinistre, sans parole. Une ode à la violence et à la disparition sans pardon. Le spectacle triste et prenant s'intitule *Braakland*; il est mis en scène par Guido Kleene et fait suite à *Général D*, qui évoquait les Casques bleus au Rwanda. Pour cette nouvelle création, la Compagnie Dakar a travaillé à partir des livres de J.M. Coetzee, prix Nobel de littérature sud-africain.

S'il n'avait pas tant plu, nous aurions pu marcher à travers le jardin peuplé par la Compagnie Carabosse, déjà admiré au Festival de Chalon-sur-Saône (*Un jour, c'était la nuit...*). S'il n'avait pas tant plu, on aurait ri du public attendant devant le théâtre municipal un improbable spectacle de Shakespeare (*Beaucoup de bruit pour rien*) et râlant contre les portes closes et l'annulation. Trépigement gaguesque mis en scène par la compagnie 26000 Couverts.

**Music-hall surréaliste.** Mais il tombait des halberdes, alors on s'est consolé sous un chapiteau en la belge compagnie des comédiens-magiciens-chanteurs-clowns de la troupe Arsenic qui donnaient avec *Eclats d'Harms Cabaret*, une heure et demie de music-hall allègrement surréaliste, très vaguement inspiré de l'univers du poète russe Daniil Harms (1905-1942).

Enfin, comme il pleuvait toujours, on a demandé des nouvelles du Centre international de création artistique de recherche et de rayonnement pour le théâtre de rue. C'est une structure permanente qui accueille des compagnies en résidence, non loin de la ville, et qui s'appelle... le Parapluie. Les comédiens de la compagnie Brut de béton, attelés à un spectacle sur Tchernobyl, viennent d'y séjourner. ◀

**Pour Braakland, la compagnie Dakar a investi une ancienne déchetterie, aux lisières de la ville. Une ode à la violence et à la disparition sans pardon.**

MATHILDE LA BARDONNIE